

FARRAGHIT OU LE JEUNE ESCLAVE

(Suite et fin.) (1)

Après cette exécution épouvantable, la caravane se remit en route. On nous exposa en vente, comme je vois en France les animaux traînés sur les marchés.

Un Arabe étranger me prit par la main, me fit lever et marcher ; il examina mes bras et mes jambes, m'ouvrit la bouche, regarda mes dents, et après quelques instants de réflexion, il m'acheta. C'était la cinquième fois que j'étais vendu, j'avais environ dix ans. Je quittai les maîtres Arabes qui m'avaient tant fait souffrir, et j'entrai dans une autre caravane, à Aïn-Salah. J'étais trop petit pour pouvoir travailler, c'est pourquoi je fus enfermé dans une tente, et afin de me rendre la fuite impossible, on me mit des entraves aux pieds, ce qui me faisait souffrir.

J'ai oublié de raconter ce qu'on me faisait endurer lorsque j'étais vendu à un nouveau maître.

L'Arabe ou le Touareg qui m'achetait me conduisait après le marché, loin de toute tribu, et là, dans une forêt ou dans une oasis, il devait marquer sa marchandise pour la reconnaître entre toutes les autres. Cette marchandise n'était autre que sa troupe d'esclaves, et voici comment il s'y prenait et ce que nous souffrions alors. La première fois que je fus vendu, mon maître Touareg me lia les pieds et les mains et avec un couteau il me fit deux tatouages ou incisions profondes dans la joue droite et la joue gauche ; le sang coulait et je souffrais beaucoup, car j'étais bien petit, j'avais six ans. Mes blessures guérirent au bout de quelques jours. La seconde fois que je fus vendu, à des Touaregs encore, on me fit subir le même traitement.

Lorsque je tombais aux mains des Arabes, ceux-ci agis-

(1) Voir Annales de la Propagation de la Foi, No. 39, page 275, octobre 1889.